La Suppression des Arméniens

Méthode allemande. -- Travail turc (1)

Nous nous empressons de soumettre à nos lecteurs quelques pages d'une belle et émouvante brochure publiée par notre excellent confrère René Pinon, l'auteur de France et Allemagne, *et de tant d'ouvrages qui font autorité aux points de vue balkanique et ottoman.*

« Nous détestons les Arméniens », disait, dans l'été de 1914, à un Arménien notoire, un fonctionnaire de l'ambassade allemande. Les Arméniens, dans leurs montagnes, dominent, comme du haut d'un puissant bastion, les défilés et les plaines où s'avance le chemin de fer de Bagdad ; le massif arménien, précédé par les montagnes du Zeitoum et les crêtes de l'Amanus et du Taurus, commande les passages difficiles par où le commerce et les armées sont obligés de passer pour descendre des plateaux anatoliens vers la Syrie et les vallées du Tigre et de l'Euphrate. Par le Nord, les régions peuplées d'Arméniens, qui sont sous la domination russe. En donnant aux Arméniens des réformes qui encourageraient chez eux l'espoir d'une autonomie plus complète, n'allait-on pas faire le jeu de la politique russe? Ne valait-il pas mieux favoriser la politique de « turcisation » et de centralisation suivie par le Comité Union et Progrès, travailler à l'unification de toutes les races et supprimer jusqu'au nom et au souvenir des anciennes indépendances arménienne et arabe ? L'Arménie se dressait sur le chemin de l'expansion économique et politique de l'Allemagne : elle devait disparaître.

Déjà Rohrbach avait suggéré, dans une conférence, au cours de l'hiver 1913, un moyen ingénieux de concilier les deux tendances et d'utiliser, au profit de l'Allemagne et de ses entreprises, les capacités et le travail des Arméniens, tout en supprimant le péril politique que constituait une Arménie trop voisine de la Russie. Il suggérait de transplanter les Arméniens, surtout ceux du Nord, de les faire descendre de leurs montagnes et de les établir en colonies le long du chemin de fer de Bagdad? On y amènerait aussi des colons musulmans du Caucase, de Bosnie, de Macédoine.

Ainsi, d'une part, les Turcs d'Anatolie se trouveraient en contact direct avec les Tartares musulmans de la Transcaucasie, et, par là, avec ceux des bords du Volga. D'autre part, la ligne allemande traverserait des pays plus riches et plus industrieux; les déserts se couvriraient de moissons et de villages, et les actionnaires du « Bagdad » s'en trouveraient bien. Les Arméniens deviendraient ainsi les pionniers de l'influence allemande ; ils y trouveraient leur intérêt, de même que les Turcs et les Allemands. L'idée fit son chemin. Nous verrons comment les Turcs l'adoptèrent et l'appliquèrent à leur manière. Là encore, la responsabilité allemande est à l'origine des forfaits turcs : méthode allemande, travail turc.

Les intérêts des Allemands s'harmonisaient à merveille avec les haines séculaires des Turcs.

Il ne saurait être question de refaire ici, même en abrégé, la douloureuse et sanglante histoire des relations des Turcs avec les Arméniens, elle n'est que trop connue. De tous les peuples qui habitaient l'Anatolie avant la conquête turque, les Arméniens seuls ont survécu. Ils l'ont dû à l'asile de leurs montagnes, à leur énergie prolifique, à leur intelligence. Mais, chaque fois que des perturbations graves ont agité l'empire ottoman, les Arméniens en ont été les victimes. Plus la puissance des Turcs s'est affaiblie, plus ils sont devenus des maîtres intolérants et persécuteurs. Les Turcs haïssent les Arméniens pour leur religion, pour leur supériorité intellectuelle et leur aptitude à une culture plus affinée, pour leur habileté au négoce et aux métiers lucratifs. L'Arménien, pour le Turc paresseux, pour le Kurde nomade et pillard, est la proie naturelle, périodiquement offerte à ses convoitises; dès que le sous-préfet et le gendarme donnent le signal ou seulement ferment les yeux la saturnale commence : pillage, orgie, massacre.

On sait l'histoire des massacres de 1914-1896. Le sang des victimes était à peine séché, les cendres des églises détruites étaient à peine refroidies, que Guillaume II entreprenait son théâtral et fructueux voyage en Palestine et à Constantinople, mettait sa main impériale dans celle de son « ami » le sultan Hamid, se proclamait à Damas le protecteur des Musulmans. L'Arménie commençait, avec sa résignation et son énergie traditionnelles, à respirer et à se remettre au travail, quand survint la révolution de 1908. Les Jeunes-Turcs ne la firent pas — il est nécessaire de le rappeler — sans une entente préalable et un accord complet sur le programme avec les comités arméniens. La révolution devait inaugurer le règne de la loi et de la liberté. Les Arméniens accueillirent le nouveau régime avec joie, avec espérance : ils crurent voir se lever l'aurore de temps plus heureux où il n'y aurait plus, dans un empire ottoman régénéré, que de fidèles sujets du sultan, sans distinction de races ni de religions.

Leur illusion fut vite dissipée. Le régime jeune-turc, mentant à toutes ses origines et à toutes ses amitiés, se jeta dans une politique exclusivement musulmane, centralisatrice et turque. L'Allemagne ne manqua pas de le pousser dans cette voie, car l'autre, celle qui l'aurait conduit vers un régime de liberté, le menait du même coup à l'amitié française et anglaise ; elle lui fit croire à l'imminence d'un péril russe, comme si, contre un pareil danger, la meilleure des garanties n'était pas, pour les Turcs, dans une entente étroite avec la France et l'Angleterre. Les massacres d'Adana, dont les Jeunes-Turcs portent la responsabilité, furent l'acte décisif qui orienta définitivement leur politique dans une voie plus oppressive, plus tyrannique, que ne l'avait été le gouvernement hamidien. Ce programme déjà mis en pratique par Abd-ul-Hamid : « Nous résoudrons la question arménienne en supprimant les Arméniens », devint celui du Comité Union et Progrès.

René PINON.